

MARTA MORAZZONI

# Le feu de Jeanne

roman traduit de l'italien  
par Marguerite Pozzoli

*ACTES SUD*



## AU LECTEUR

*Ceci est l'histoire d'un voyage d'il y a quelques années, à la recherche d'une histoire d'il y a quelques siècles. Ce n'est pas un jeu de mots, mais un parcours dans le temps, qui a eu besoin de se déplacer dans l'espace. Me revient à l'esprit la remarque d'Héraclite : "On ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve." On ne revient jamais deux fois dans le même lieu sans le trouver inchangé. Notre façon de le lire change, et lui aussi change, au fil du temps. Ce que j'ai trouvé – cru trouver – dans ce va-et-vient tantôt limpide, tantôt peu clair, entre lieux et livres, entre souvenirs historiques et contaminations avec le présent, a un caractère indéniable : la subjectivité. Certaines choses ont changé, et aujourd'hui, mon regard sur elles serait lui aussi différent, et moi-même étonnée de leur évolution, peut-être. Mais le plus merveilleux (au sens étymologique du terme) serait surtout de constater quelle part d'élaboration et d'interprétation de la réalité comporte la mémoire, et combien celle-ci travaille de manière autonome par rapport à l'objet dont elle se souvient.*

*Une des questions de ma recherche a été : "Mais les choses se sont-elles vraiment passées ainsi ?" : la question concerne la grande Histoire tout autant que la petite, celle de Jeanne d'Arc tout autant que la mienne*

*et que mon voyage vers/versus elle. Et il n'est pas dit  
que les droites parallèles, prolongées à l'infini, ne se ren-  
contrent pas !*

MARTA MORAZZONI

## I

Au premier plan, il y a une jambe emprisonnée dans une armure, pressée contre le flanc du cheval. Une main l'agrippe, la tire avec une violence rageuse. La caméra se déplace ensuite vers l'œil du cheval, un œil rond, écarquillé, stupéfait de s'être libéré d'un tel poids, pendant qu'un bruit de ferraille signale la chute d'un corps sur le sol. Puis – le champ s'élargit à peine – la crinière de l'animal secouée par un mouvement nerveux de la tête, et la fuite au galop, parmi des cris humains qui ont quelque chose de bestial. À terre, rigidifié par l'armure, il reste le corps sur lequel se jettent cinq, dix hommes à la voix rauque. Enfin, un plan large montre les remparts de Compiègne, du haut desquels une foule curieuse, pleine d'effroi, regarde la plaine.

Ceci est le commencement de la fin de Jeanne ; la fin du commencement pour son roi, Charles de Valois. Ici prend fin, définitivement, leur association ; elle a duré bien peu, et il devait en être ainsi : on ne peut concevoir, du reste, caractères plus différents, et sa confiance à elle, impérieuse, a tout de suite été gênante pour lui, qui s'est dérobé quand l'impétuosité de la Pucelle est devenue trop insistante. Maintenant, la jeune fille est prisonnière, son

temps est sur le point de s'achever et le roi, avec un soulagement secret, pense à la façon dont s'achèvera le sien. Il est loin de méconnaître l'aide qu'il a reçue d'elle, l'élan moral et matériel qui l'a tiré de la léthargie de Chinon. Et pourtant, désormais, Jeanne est superflue. Il n'y a là aucune mauvaise foi, aucune hostilité. Un esprit idéaliste s'indigne de ce regret lucide qui a pour nom raison d'État. Mais cette indignation ne change pas le monde.

La silhouette de la Pucelle se dissout, le visage du roi se précise, un premier plan dû à la main sûre de Fouquet, peintre à l'inspiration facile, mais analytique et sincère. Grâce à lui, nous savons que le roi a les traits rébarbatifs, la physionomie molle des caractères hésitants. Jeanne, en revanche, n'a pas de visage propre, sinon celui que le peuple a voulu lui donner, chaque fois différent et, par quelque étrange alchimie, toujours reconnaissable. Nul n'a jamais fait son portrait officiel : elle-même a parlé, certes, d'un peintre écossais qui l'aurait représentée, mais il ne reste aucune trace de ce travail. Jeanne dépend de l'imagination des gens, qui lui ont uniformément attribué l'esprit flamboyant du Moyen Âge tardif, de même que Charles a reçu l'ombre d'une modernité naissante, bien peu héroïque, sans rien de chevaleresque.

Le monde nouveau naît sous d'autres auspices, il utilise un autre langage, alors que le Moyen Âge décline dans un grand fracas et dans des fulgurances guerrières : parmi ces fulgurances figure aussi le bûcher de Jeanne d'Arc.

Je les aligne tous devant moi, ce sont les personnages d'une histoire longue et complexe, et elle, elle

précède la troupe d'un pas : certains sont les grands de France, les rares survivants du massacre d'Azincourt en 1415, d'autres incarnent la nouvelle génération de la noblesse anti-anglaise ; ils suivent Jeanne sans rien objecter, peut-être ont-ils tenté de s'opposer à un projet si peu crédible, mais il est clair qu'ils n'ont pas le choix. Le roi, Charles VII de Valois, qui devrait régner sur la France, n'a ni pouvoir ni argent, il est réduit à un espace vital circonscrit et désormais menacé. C'est le petit roi de Bourges aux jambes tordues, au caractère mou, oscillant entre la peur de succomber et le soulagement à l'idée d'un bon exil, loin des soucis du gouvernement. Il est pourtant entouré d'une cour de dignitaires, maréchaux, ducs aux intérêts puissants, et d'une belle-mère, Yolande d'Aragon, reine de Naples et duchesse du Berry, qui n'a nulle intention de se rendre au malheur, et surtout pas de lui donner un coup de main en renonçant à s'opposer à l'ennemi. Tous ces gens savent que si le bastion d'Orléans, la ville sur le grand méandre de la Loire, venait à tomber, la France entière pourrait devenir un fief anglais.

Outre-Manche, au même moment, on savoure déjà, même s'il coûte cher, le goût de la victoire à laquelle l'allié en terre française, le duc de Bourgogne Philippe le Bon, apporte une contribution importante et vindicative : son père, Jean sans Peur, avait été attiré dans un piège et lâchement assassiné alors qu'il allait négocier la paix avec le jeune Dauphin, celui-là même qui, à présent, est le roi de Bourges. Inutile de rappeler au duc que son père, victime d'un vil guet-apens, avait tué auparavant, dans un guet-apens tout aussi vil, le frère du roi, Louis d'Orléans. On était en 1407 : la mémoire est longue ou courte,

selon l'occasion et l'opportunité. En effet, les douze années passées depuis la mort de Louis apparaissaient à son assassin comme une durée plutôt longue, au point de pouvoir la clore sur un pardon majestueux et célébrer en grande pompe la paix instaurée après une vieille histoire. Si vieille qu'il aurait suffi d'y poser une pierre dessus, se disait le duc Jean, en se rendant à la rencontre de Montereau sans se douter de rien. Alors qu'ils y posèrent son corps criblé de coups de poignard. Et depuis, depuis 1419, l'héritier de Bourgogne, Philippe, s'habille en noir pour un deuil inconsolable, et médite sa vengeance.

Mais c'est surtout en France que l'on paie cher les conséquences de la querelle entre deux rois, Charles et Henri, derniers héritiers d'une guerre commencée par leurs grands-pères, pour des raisons que les gens ordinaires ne connaissent pas, ou ont oubliées ; ils savent seulement qu'elle apporte la peur, la misère et la mort. Ainsi se présente la scène lorsqu'elle apparaît, elle, la Pucelle.

*En mon pays on m'appelait Jeannette, mais ici en France je suis Jeanne.*

Elle est venue, en effet, d'un pays lointain, aux confins avec la Bourgogne, l'Allemagne et la Champagne, sur les rives de la Meuse, qui fut le fleuve de Charlemagne ; elle parle un français aux sonorités dures, qui évoque l'allemand. Elle ne sait ni lire ni écrire, elle est très pieuse et c'est une élue. Saints et archanges l'ont appelée à une tâche improbable pour une paysanne, en lui confiant un message pour le roi, de la part de Dieu : libérer Orléans et se rendre à Reims pour y être sacré souverain de France.



Il me semblait, dès le début, que je pourrais synthétiser en une image la séquence de sa vie : une croix sur laquelle se dessine le récit de la vie du Christ. J'en ai vu quelques-unes en Toscane, aussi compliquées qu'un alphabet phénicien, mais si on les observe attentivement, on y reconnaît tout, naissance, vie, mort, résurrection, ascension. J'ai rapproché cette croix du vagissement d'une enfant, dans un village au bout du monde, une enfant née, pour les commodités de la mémoire, le jour de l'Épiphanie, la manifestation de l'Enfant Jésus aux yeux du monde. Et vinrent les Rois mages, les bergers et les anges, pour fêter Dieu descendu sur terre. On dit que cette Jeanette nouveau-née reçut en hommage le chant des coqs, signe d'une aube nouvelle sur le monde.

Les choses se sont-elles réellement passées ainsi? Vu de près, le problème s'obscurcit au lieu de s'éclairer, les détails se superposent : la linéarité est étrangère au parcours humain, sauf si l'on cristallise ce parcours dans la forme du sacré ou du miraculeux. Depuis six siècles, la France a toujours foi en son mythe. Les croyants comme les athées utilisent Jeanne, les seconds en écartant la gêne suscitée par une affaire qui voit impliqué un Dieu le Père pro-français. Du reste, c'est justement le choix d'un camp qui le rend à leurs yeux un peu moins improbable, peut-être. Et donc, ce qui peut apparaître comme une folie, pour la logique des hommes, devient réalité. Ou du moins, depuis six cents ans environ, l'Histoire fait passer cette folie pour l'étape décisive qui délivra la France des Anglais.

C'était l'année 1425 quand Dieu envoya pour la première fois ses messagers, et Jeannette avait treize ans.

## II

En marge de la grande feuille sur laquelle un scribe note la chronique de Paris, un des premiers jours de mai 1429, est esquissée une silhouette, une petite bonne femme portant un étendard, cheveux tirés en arrière, nez en trompette, visage de paysanne. L'expression n'est pas très intense, mais elle résulte du peu d'habileté du dessinateur qui a tenté de rendre sa propre idée d'une Jeanne entrée à Orléans quelques jours auparavant et saluée, dit-on à Paris, par une foule en délire. À l'instar de Jésus lorsqu'il se présenta, lui aussi acclamé, aux portes de Jérusalem, chevauchant une paisible ânesse pendant qu' autour de lui les gens agitaient joyeusement des palmes et des rameaux d'olivier.

La Pucelle, quant à elle, monte un cheval blanc au caparaçon bleu foncé, orné des lys de France. La France naissante, c'est elle. Et elle est en armes. La ville entière, prise dans l'étau du siège, est sûre qu'elle apporte la libération, et l'escorte triomphalement jusqu'à la cathédrale. La grande peinture de Scherrer, au musée d'Orléans, nous la montre ainsi, fendant la foule qui se presse autour d'elle, et qu'elle semble ne pas voir.

Elle est entrée sans difficulté dans la ville, à la nuit tombée, passant par la voie royale qu'est la Loire, à

bord d'une barge chargée de vivres et d'hommes en armes qui ont défilé à la barbe des Anglais, dont les tentes se dressent au pied des remparts. Si l'on y réfléchit bien, c'est un étrange assaut, mollement mené, méditatif, qui tempore. Les ennemis sont en train de devenir une mauvaise habitude pour les habitants qui, du haut des remparts, préfèrent porter le regard sur la campagne et non sur les tentes de l'armée, plantées là depuis huit mois. Pendant une trêve, le commandant de la compagnie britannique a offert au Bâtard d'Orléans, chef des assiégés, une petite corbeille de figues, recevant en échange une pelisse, en vue des rigueurs de l'hiver imminent. *Drôle de siège*\*<sup>1</sup>!

Nous sommes arrivés à Orléans tard dans l'après-midi et avons trouvé un logement dans un hôtel au bord de la Loire, tranquille et un peu en retrait par rapport à la rue ; par la fenêtre de la chambre, on voyait le pont Royal, jadis pont des Tourelles, parcouru par un flux incessant de voitures qui en dépassaient le sommet et s'élançaient en direction de la place dominée par le monument équestre à Jeanne : une perspective suffisamment théâtrale pour une ville discrète, qui cache plus qu'elle n'exhibe. Les gens ne se bousculent pas dans le musée où une salle sombre, qui ne s'éclaire, avec une juste parcimonie, qu'à l'entrée des visiteurs, regroupe quelques portraits de Chardin qui, à eux seuls, valent le voyage.

C'était le 29 avril, même date pour elle et pour moi.

1. Les mots ou expressions en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

Nous sommes entrées dans la ville le même jour, par une journée non pas froide mais fraîche ; un vent léger fronçait le cours de la Loire qui, à cet endroit, dessine un grand méandre orienté à l'ouest. Orléans est sur ce coude et c'est une terre de frontière particulière entre les deux âmes de la France, entre le Nord et le Sud. À l'époque de la guerre de Cent Ans, elle constituait la ligne d'ombre entre le royaume des Valois et la domination étrangère. C'est ainsi que la vit et la perçut l'époque de Jeanne. Inutile de se demander quelles notions avait la Pucelle en matière de politique ou de patrie. Dans un certain sens, avant elle, ce concept n'existait pas, ce mot n'existait pas. La terre appartenait au roi et à ses enfants et héritiers. Il faut connaître la possession de quelque chose pour en éprouver de la fierté, et la volonté d'appartenance : mais en ce temps-là, pour quelques élus seulement, l'appartenance était un bien concret, et la reconnaissance d'une existence.

Au commencement de mon voyage vers Jeanne – et c'était un voyage qui se nourrissait de l'illusion d'approcher un phénomène qui n'a pas d'explications – j'avais choisi Orléans pour première étape. Dans les manuels scolaires, l'histoire du siège de la ville est un point fixe, l'un des rares dans le *free climbing* de la mémoire, qui s'agrippe à quelques rares prises pour composer le tableau de cette longue guerre, une nébuleuse incertaine dans laquelle seuls les historiens professionnels lisent clairement. Pas les enseignants et leurs élèves. Alors que même le plus imprécis des lycéens peut raconter cet épisode, et le raconte en détail : à la lueur des torches et dans l'enthousiasme de la foule, Jeanne d'Arc entra à Orléans le soir du 29 avril 1429, à la tête de l'armée qui chasserait les Anglais.

Elle est tellement pénétrée de son rôle, tellement sûre de la victoire, qu'elle agresse tout de suite le comte de Dunois, défenseur de la ville au nom et pour le compte de son frère prisonnier en Angleterre, qui n'a pas voulu laisser immédiatement la victoire aux ennemis, car, dit-elle, ils l'ont trompée en la faisant entrer par le sud au lieu de la conduire au pied des bastilles des Anglais qu'elle pouvait mettre en déroute. Elle pleure beaucoup, Jeanne, durant ces jours-là, elle crie et maudit ennemis et amis, ces derniers parce que, selon elle, ils ne comprennent pas que leur stratégie prudente est ridicule face à ce que Dieu peut, et veut pour elle. Elle lance des malédictions, prophétise la mort, pleure sur les victimes de ses prophéties. Elle mange peu et prie beaucoup. Elle écrit, ou plutôt elle fait écrire aux ennemis, qu'elle sollicite dans un langage rude et direct, afin qu'ils s'en aillent pour leur bien et sans opposer de résistance à Dieu qui, à travers elle, est venu affirmer Sa volonté de voir Orléans libérée.

Sa prose est pour le moins apodictique, granitique sa stupeur face au refus des Anglais, qui rient de tant de simplicité et se moquent d'elle grossièrement. Il lui suffit enfin de neuf jours, notés point par point dans le journal du siège conservé aux archives historiques de la ville, neuf jours de menaces, d'escarmouches, d'insultes entre ceux qui se trouvent de part et d'autre des remparts, neuf jours qui s'achèvent sur un assaut désespéré aux Tourelles, soutenu toute la journée du samedi 7 mai ; un assaut qui, de manière inexplicable, plonge l'armée anglaise dans le désarroi et pousse les chefs de ladite armée, le lendemain matin, dimanche 8 mai, à lever le siège et à s'en aller. En ne laissant sur l'esplanade, devant les portes de la ville, aucun cheval de bois.

C'est le premier pas de Jeanne vers la gloire : la jeune fille est venue d'un village situé aux confins entre la Champagne de la Lorraine, confins tracés par un cours d'eau qui rend douteuse la région d'appartenance de Domrémy ; de là, elle s'est aventurée sur six cents kilomètres à travers les territoires des ennemis anglais et bourguignons ; elle a affronté onze jours de chevauchées épuisantes pour apporter à Charles le message de Dieu, Seigneur de France : "Voilà, dit le Seigneur, le temps est venu pour le jeune et hésitant Valois, investi du titre de vassal de Mon royaume, d'agir contre les ennemis de Mon pauvre peuple." Un message partisan et péremptoire pour un temps de chrétienté. Il ne nous est pas donné de savoir ce que Charles peut en penser, ni comment il se reconnaît dans le titre de vassal de Dieu tout-puissant. C'est un homme au verbe rare, aux nombreux doutes, aux très nombreux conseillers. Mystère!

"Par mon bâton, plus tôt que vous ne le croyez, mon beau duc, nous verrons Paris de très près." Enfermée dans son armure, les yeux désormais pointés non vers le ciel, mais sur les remparts de la capitale qu'elle est décidée à prendre, la Pucelle fait cette promesse hardie à son compagnon d'armes, le jeune duc d'Alençon. C'est le 7 septembre 1429, le lendemain, ce sera la fête de la nativité de Notre-Dame, quatre mois ont passé depuis la glorieuse journée d'Orléans. Je ne sais si Jeanne, outre qu'elle est une chrétienne dévote, est superstitieuse et pourrait croire, dans ce cas, que le 8 représente une chance pour elle. Le fait est qu'elle passe la nuit précédant l'attaque de la capitale dans la petite église Saint-Denis-de-la-Chapelle, à prier. Elle

se recommande à la Vierge, afin qu'elle l'aide dans une entreprise qui, au-delà de la hardiesse de ses propos, est malaisée. Et effectivement, elle échouera.

Nous reviendrons sur l'amer calice de cette promesse faite les yeux fixés sur le rempart entre la porte Saint-Denis et la porte Saint-Honoré. Mais à présent, ce qui frappe, c'est le ton de cette promesse, l'autorité et la familiarité avec un noble de haut lignage : "... plus tôt que vous ne le croyez, mon beau duc..." La jeune fille d'origine paysanne parle à un noble d'égal à égal. Elle lui parle avec un accent plus nerveux qu'inspiré, l'implique dans son anxiété terrestre, à peine cachée derrière une assurance de façade. Nous ignorons ce qu'il lui a répondu, il ne s'est sans doute pas montré étonné de cette familiarité. C'est la camaraderie de ceux qui partagent les risques de la guerre. Ou peut-être s'agit-il d'autre chose.

Peut-être sont-ils parents, elle et le duc d'Alençon, elle et Dunois, le Bâtard d'Orléans, voire elle et le roi. Demi-frères.

Ceci est l'un des arguments qui, pour mineur qu'il soit, fait naître, et accrédite, l'hypothèse d'antécédents différents par rapport à l'histoire, conventionnelle, de la petite bergère visitée par des saints et des anges ; des antécédents à la Alexandre Dumas, qui impliqueraient des stratégies sophistiquées, des aventures rocambolesques et une extraordinaire maîtrise de l'avenir, à commencer par le voyage d'une jeune fille de sang royal, du palais de Barbette, Paris rive droite, jusqu'à un village aux confins entre la Champagne et la Lorraine. Là, l'enfant aurait été confiée aux bons soins d'une famille dévouée à la reine.